

LA CARAVANE DES ANGES

DE LA MÊME AUTRICE

Démaquillée

Autobiographie, Éditions de l'Homme, 2010.
Réédition Québec Amérique, collection « Nomades »,
2017

Le pot au rose

Roman, Éditions de l'Homme, 2013.
Réédition Québec Amérique, collection « Nomades »,
2017

Le cœur gros

Roman, Québec Amérique, 2016

Des jardins secrets remplis d'orties

Roman, Flammarion Québec, 2023



Dominique Bertrand

LA CARAVANE DES ANGES

Roman

Flammarion >
Québec >

COUVERTURE

Conception graphique : Ann-Sophie Caouette

Illustration : Maude Vallières

INTÉRIEUR

Révision : Élyse-Andrée Héroux

Correction : Céline Vangheluwe

Mise en pages : Michel Fleury

Déclinaisons numériques: Karine Chevrier

Page 28, la chanson citée est intitulée « Les uns contre les autres », interprétée par Fabienne Thibault dans *Starmania*, écrite et composée par Michel Berger et Luc Plamondon.

La citation page 134 est tirée du roman :

Le nain de Pär Lagerkvist, Paris, Éditions Stock, coll. « La Cosmopolite », 2003.

La dernière phrase du chapitre huit, page 215, est tirée de :

Paul Éluard, « Liberté », *Au rendez-vous allemand* suivi de *Poésie et vérité*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Minuit Double N° 81 », 2012.

Les mots de Yâfi'i Raoudh al rayâhin page 238 sont cités en épigraphe du roman *La vie devant soi* de Romain Gary.

© Madrigall Canada inc. – Flammarion Québec, 2024

Tous droits réservés

ISBN : 978-2-89811-234-8

ISBN (PDF) : 978-2-89811-235-5

ISBN (EPUB) : 978-2-89811-236-2

Dépôt légal : 3^e trimestre 2024

Imprimé au Québec

flammarionquebec.com

*À Marie-Paule Marquis,
ma part d'inconnu*

L'art du roman consiste à dissimuler du chagrin
sous la syntaxe et de l'amour sous les mots.

JEAN D'ORMESSON

Peu à peu, j'ai découvert que la ligne de partage
entre le bien et le mal ne sépare ni les États
ni les classes ni les partis, mais qu'elle traverse
le cœur de chaque homme et de toute l'humanité.

L'archipel du Goulag, SOLJENITSYNE

Ce qu'on fait par amour s'accomplit
toujours par-delà le bien et le mal.

NIETZSCHE

Chapitre un

MICHEL

Je suis assis sur le lit, penché en avant, le menton appuyé sur ma main repliée. *Le penseur* de Rodin, disons, mais en version regard vide et corps malin-gre. Parce qu'on ne va pas se leurrer. La prison, ça ne vous arrache pas que le doux poids de vos amours et de vos amitiés, cette peau d'agneau posée sur vos épaules qui vous tenait jusque-là si bien à l'abri de la froidure de la solitude. Non. Le bagne, ça vous épiluche aussi la chair jusqu'à l'os, lentement, kilo par kilo. Vous y entrez ceinturé d'une prise honorable à offrir à une femme au seuil de l'orgasme, d'une poigne lui permettant de suivre la cadence du rodéo sans décrocher, mais avec la foutue bouffe abjecte qu'on vous sert ici, les soucis, l'ennui, aussi, la chiasse et la déprime, vous vous retrouvez hâte assez vite, la peau flasque et le double menton aussi pendouillant sous votre visage émacié qu'une paire

de couilles d'octogénaire. Si bien qu'un de ces matins, en vous regardant dans le miroir, vous avez l'impression d'être en train de raser la barbe d'un inconnu. Ne riez pas. J'ai vu des gars, moi, débarquer ici aussi baraqués que Louis Cyr et hostiles comme des lions affamés, pour repartir au bout de leur temps fondus, rétrécis, presque effacés, des lambeaux d'épiderme rampant derrière leur corps évidé comme la traîne d'une robe de mariée. Des baudruches dégonflées. Ou mieux encore, des spectres. C'est ça, des spectres disparaissant dans la nébulosité de cette liberté qui leur était redonnée, et dont ils allaient pourtant ne savoir que faire une fois dehors, à part errer. Errer, errer. Des fantômes vaporeux, quoi, jetés en pâture aux hyènes de la vacuité qui rend fou.

Bof. Encore heureux que je puisse quitter le pénitencier le pénis entier. Parce que ce ne sont pas tous les gars qui peuvent en dire autant, croyez-moi, vu ce qu'il se passe parfois dans les douches dès que les gardiens ont le dos tourné.

Au bout du compte, tout est à reconstruire pour un mec qui sort d'ici. Sa vie, sa dignité, sa garde-robe, son corps, sa santé. Name it. Même ce parcours qui l'a mené derrière les barreaux, et qui remonte toujours à beaucoup plus loin qu'on pense, eh bien il lui faut aussi le refaire en long et en large. Back and forth jour et nuit jusqu'à l'épuisement, en se demandant ce que serait devenue son existence si

seulement il n'avait pas fait ce qu'il a fait. Ce n'est sans doute pas par hasard qu'en mélangeant les lettres du mot prison, les détenus finissent inévitablement par tomber sur *prions*, son anagramme. À bout de force et à leur corps défendant, certains se mettent à invoquer un dieu qu'ils n'ont pourtant pas cessé de maudire toute leur vie en brandissant leur poing vers le ciel. Parce que le fait est que notre humanité se bute rapidement à ses limites lorsqu'il s'agit de mettre de l'ordre dans notre chaos intérieur, là où, justement, la question à mille piastres nous gruge comme un rat : Quand donc le bien devient-il le mal ? Et pourquoi la douve qui les sépare l'un de l'autre se déplace-t-elle chaque jour sans préavis, nous obligeant ainsi à toujours tout repenser, à risquer la noyade à tout moment, à flotter dans le flou comme des astronautes en apesanteur, tout ça pendant que la voix de notre conscience ne nous est plus d'aucun secours, puisqu'elle s'est tue devant tant de vacillements ? De quoi se demander si ce n'est pas là l'œuvre de la Providence qui sans aucun scrupule prendrait son pied à jouer avec nos nerfs.

Aucun homme sur cette terre n'est en mesure de répondre à ça avec certitude. « Entre le bien et le mal, entre l'erreur et la vérité le monde avance en festonnant », a écrit Charles Dollfus, que j'avais lu bien avant qu'une juge ne m'envoie ici. Je me dis qu'il doit y avoir foule dans le funiculaire qui fait la

navette 24/7 entre le ciel et l'enfer, charriant tour à tour des âmes blanchies puis damnées avant d'être blanchies à nouveau, tout ça au gré des changements de lois, de foi et de roi. De quoi en perdre son latin.

Qu'on en pense ce qu'on voudra, mais pour un homme ayant tout perdu, il y a bien peu de différence entre la prière et le suicide. Ce ne sont là que les deux faces du désespoir, deux manières de lâcher prise et de se jeter dans le vide en espérant échapper au pire.

En tout cas. Je regarde vers le corridor et je tends l'oreille. Encore rien. Ce qu'ils en mettent du temps! Je tripote mon enveloppe, celle qui m'a suivi depuis les premiers jours de mon incarcération. Les coins sont élimés, le rabat s'enroule sur lui-même. On dirait un cannolo de chez Alati Caserta, sur Dante. Elle contient le roman de quatre cents pages que j'ai écrit à la mitaine, avec une seule boîte de crayons à mine Staedtler HB que j'ai usés jusqu'à la corde. Grosso modo, cent quatre-vingt mille mots, si on tient compte du fait que je me suis tapé un deuxième exemplaire, juste au cas. Une copie pour moi, et l'autre que j'ai postée chez un éditeur aux alentours de Pâques, un peu comme on lance une bouteille à la mer. *Sauve qui peut*. Méchant titre. Je dis roman, mais bon, les limites sont parfois floues en littérature, pour ne pas dire toujours un peu troubles. La fiction, la

réalité, les fantasmes et les hantises, tout ça circule librement entre des vases communicants où le vrai et le faux finissent par ne faire qu'un, laissant le lecteur nager dans un scepticisme persistant jusque bien après la fin de l'histoire. Franchement, il existe des livres où même une chatte n'y retrouverait pas ses petits. Car bien malin, en effet, celui qui saurait distinguer le réel de l'imaginaire, l'auteur d'une œuvre en étant souvent lui-même incapable. Alors c'est ça, je dis roman, mais je pourrais tout aussi bien dire récit, ou même autofiction. Ce qui est fortement en vogue par les temps qui courent. On n'a qu'à regarder Annie Ernaux, tiens, la reine du roman autobiographique, à qui on a récemment remis le prix Nobel de littérature. Ce n'est tout de même pas rien. Voilà qui prouve que raconter sa vie, ses déboires et ses remontées, parfois ça paye, en plus de patcher un certain nombre de plaies qui ne cessent de saigner malgré le temps qui est pourtant censé tout arranger.

Ça fait que c'est ça qui est ça. Il ne me reste qu'à attendre patiemment qu'ils viennent me chercher. À quoi bon m'énerver. Une minute, une heure ou même une journée de plus ou de moins, au point où j'en suis, qu'est-ce que ça peut faire? Après tout, y a pas le feu. C'est pas comme si j'avais la certitude d'être espéré, attendu. Comme si je savais sans l'ombre d'un doute qu'une fois passée la gate surmontée de barbelés, Sophie allait courir se jeter sur

moi, la bouche remplie d'amour, la chatte humide et des étoiles au fond des yeux. Je ne suis pas con.

La prison vous enlève beaucoup de choses ; vous ne trouverez personne pour prétendre le contraire. Mais elle vous apprend aussi à tuer vos espoirs dans l'œuf, ce qui constitue la première règle du Guide de survie en taule comme dans la vie. Sinon quoi ? Eh bien votre cœur implose, tout simplement, et l'acide de vos déceptions finit par vous dissoudre dans des douleurs inhumaines. Non mais c'est vrai. Vient un temps où un gars doit comprendre ce qu'il y a à comprendre. Et le plus tôt le mieux. Pas de lettre, pas d'appel depuis plus de six mois, que des répondeurs débranchés, avec jamais personne pour décrocher et me dire tu me manques, tu sais, ni même juste un simple comment vas-tu, ce qui serait déjà bien. Il me semble que ça parle pas mal, tout ce silence, non ? Comme va-te-faire-foutre, avouez qu'on ne fait pas mieux.

Anyway, à l'heure qu'il est, je n'aurais même pas l'énergie nécessaire pour m'abandonner à l'enthousiasme ou à l'excitation que devrait normalement susciter en moi un tel moment. Parce qu'après tout, ce n'est pas tous les jours qu'un type sort de huit ans de détention. Or, il se trouve que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Sous le coup des émotions qui jaillassaient en moi pêle-mêle comme des montées de lave, un rash a fait son apparition sur mes poignets.

On dirait des marques de menottes. En fixant le plafond, je me suis mis à me gratter frénétiquement du bout des ongles, jusqu'au petit matin. Disons que là, en cette minute précise, je n'en mène pas large. Pas plus party qu'il faut, pour être franc.

Finalement, à seize heures pile-poil, juste au moment où je m'apprête à cogner des clous, on déverrouille la porte de ma cellule pendant que les autres détenus martèlent du poing les barreaux de la leur. Un joyeux tintamarre en signe d'amitié, je suppose. Une manière pour eux de me dire adieu ou au revoir. À mesure que j'avance, ils forment une sorte de petite haie d'honneur, eux qui, pour la plupart, ont perdu le leur depuis un bail.

En route vers la sortie, je m'arrête un instant devant la cellule de mon ami Jackson, le nain, dit le farfadet. Mon partenaire d'échecs. Une sentence à vie pour un crime qu'il n'a même pas commis. Une face d'assassin, un passé pas net net – que des brouilles, d'ailleurs – et un seul témoignage accablant ont suffi à rendre son innocence impossible à prouver. Tu voles un casque d'écoute chez Future Shop à dix-huit ans, et te voilà fiché ad vitam æternam. Qui a volé tuera. Voilà ce qu'ils ont dit au jury, les procureurs, en ne lésinant pas sur les effets de manche. Comme s'il n'y avait qu'un pas entre piquer un bidule à trente balles et voler une vie.

— Ça y est? qu'il me dit. C'est le grand jour?

— Ouais, que je réponds, la gorge nouée, tout en me grattant les poignets.

— Bah. Pas la peine de chialer, idiot. Dans moins d'une heure, tu nous auras tous oubliés. Pour toi, on ne sera plus que de l'histoire ancienne.

— Surtout les laisse pas te faire chier, que je lui murmure à l'oreille en me penchant, juste avant de m'éloigner en compagnie du gardien qui siffle un air de Noël en brassant son trousseau de clés.

— Hey, Michel! me lance Jackson à la seconde où je suis sur le point de disparaître de sa vue. Je te jure que je ne l'ai pas tué! I swear!

— I know! que je crie, en tournant ma tête par-dessus mon épaule. I know. I know.

À la sortie, ils me remettent ma montre, du cash, un manteau, mon porte-monnaie et une enveloppe qu'ils avaient semble-t-il oublié de me donner il y a déjà un bout. Le seul vrai courrier que j'ai reçu en six mois. On ne pourra pas dire que j'ai croulé sous les missives.

Réjean, le directeur, s'approche en douceur. Il tenait à être là pour mon départ.

— Joyeux Noël, mon vieux, qu'il me fait en me serrant très fort la main.

On sent qu'il en faudrait vraiment peu pour qu'il ose un *mon ami* et qu'il me fasse une accolade. Mais le staff est là; il aurait l'air de quoi? Lui non plus il ne pète pas le feu. Dévorée par un cancer fulgurant, sa femme a fait sa demande d'aide médi-

cale à mourir. Vingt ans d'amour. Trois enfants. C'est une question de jours, paraît-il. Ils vont tirer la plogue, façon de parler, et ce sera fini. Si ça se trouve, encore ganguée de ses impuretés terrestres, son âme survolera la ville au moment où les cloches des églises sonneront pour la messe de minuit.

Réjean m'ouvre la porte pour me laisser filer. Il s'empresse de la refermer aussitôt en raison des rafales de vent qui s'engouffrent dans la pièce avec la poudrerie. Dans mon dos, je sens son regard ému traverser la fenêtre. Debout, immobile, je contemple le vide qui s'étend devant moi comme des collines à perte de vue. Ça me donne presque envie de faire demi-tour. Mais non. Je traverse le boulevard et j'attends le bus en me les gelant. La neige tourbillonne sous la lumière blafarde des lampadaires tandis que le silence fend l'air de sa scie mécanique.

Pas un crisse de chat à l'horizon.

GEORGES

Au poste, les infirmières ont la gueule fendue jusqu'aux oreilles sous les guirlandes de Noël. C'est que Suzanne, la physio, vient de faire son entrée en grelottant. Avec son manteau couvert de neige et ses grosses fesses frôlant les cadres de portes, elle ressemble au Bonhomme Carnaval. Il paraît que la ville sera ensevelie au cours des prochains jours.

Certains parlent même de tempête du siècle, d'autres de tempête du millénaire. Que voulez-vous, il se trouve toujours un ou deux sans-dessein pour exagérer. Genre, *À soir on fait peur au monde*. Ça vous dit quelque chose, hein ? Charlebois à Paris sur grand écran. 1969. Avouez que c'était le bon temps. Je m'en allais sur mes trente-cinq ans, j'fumais du pot, j'buvais d'la bière, je faisais de la musique avec le gros Pierre. C'était avant de rencontrer Thérèse, évidemment, qui m'a tout de suite mis du plomb dans la tête avant de m'épouser et de me donner un fils au plus sacrant. Fais un homme de toi, chose. Fini les folies. T'as d'affaire à marcher drette.

Ça m'a tout l'air qu'on n'est pas au bout de nos peines. Les radios ne parlent que de ça, annonçant une centaine de sorties de routes, tandis que la télé nous envoie des images saisissantes de carambolages gigantesques. Manque plus que Dwayne Johnson et quelques effets spéciaux pour se croire dans un film d'action de série B, ces longs-métrages assommants qui font sauter la cagnotte au box-office mais ne remportent jamais le moindre prix. La médiocrité a la cote aujourd'hui. Je ne vous apprends rien. Tout fout le camp par en bas.

Quinze heures n'a pas encore sonné qu'on ne compte déjà plus les blessés. Les hôpitaux débordent et le service ambulancier ne fournit pas à la demande. Selon le dernier rapport des autorités, il y aurait aussi, au bas mot, une dizaine de morts. Un

bilan qui risque de s'alourdir, comme ils disent avec leur voix d'outre-tombe et leur face de carême.

Martine, la jolie fille de la météo de TV7, celle avec une poitrine de rêve, chancelle devant la caméra. Une bourrasque la jette au sol où la neige l'avale instantanément. On dirait un arbre qui casse d'un coup sec. À la surface du grand tapis blanc, on ne voit plus que le pompon de son bonnet rose, surmonté de neige. Un cupcake couvert de meringue. Franchement, je ne peux m'empêcher de rire, même si madame Giguère me lance un regard torve en me traitant de sans-cœur. À quatre-vingt-neuf ans, si on ne peut pas s'amuser un peu aux dépens des autres, je me demande bien quand est-ce qu'on le pourra.

— Beubye, la belle Martine! lance tout à coup l'autre folle, mademoiselle Lucienne, qui tout en tenant dans ses mains ses dentiers garde les yeux rivés elle aussi sur l'écran du téléviseur, pendant qu'un cafard traverse la pièce toutes antennes dehors et que sa chaise berçante et ses articulations émettent des craquements douteux.

On entend le caméraman se bidonner. Au même moment, sa caméra bascule. Puis on le voit accourir vers Martine pour la tirer de son trou, mais v'là qu'il tombe lui aussi en riant comme un macaque. À l'arrière-plan, on aperçoit des chars de police enlisés, leur gyrophare éclaboussant de flashes rouges et bleus la grisaille qui ne cesse de

s'épaissir. Dans moins de dix minutes la neige les aura complètement dissimulés, et les ski-doo de la SQ circuleront par-dessus, à la recherche d'automobilistes blessés et de piétons enterrés vivants. C'est l'événement du jour. Pour une fois qu'on a droit à un désennui qui ne soit pas l'arrêt cardiaque d'un résident, une chute fatale ou encore l'attaque à grands coups de poing d'un employé par un bénéficiaire en manque de Seroquel... Pour une fois qu'on a droit à un divertissement qui vaille la peine, on va suivre ça avec intérêt. D'autant plus que le match Canadien-Boston vient d'être officiellement annulé. Bof, que je me dis. Ça nous évitera de voir la Sainte-Flanelle perdre encore une fois. Ça fait toujours ça de pris.

Attifé de mon sweatsuit beigeasse et du vieux cardigan de laine que m'avait tricoté ma Thérèse il y a belle lurette, je m'appuie sur mon déambulateur, une épaule contre le chambranle de la porte de ma chambre bleu layette. Tout en me décrottant les ongles, je regarde les employés s'élancer à droite et à gauche comme des poules pas de tête. Il manque d'effectifs, aujourd'hui. Plusieurs infirmiers et aides-soignants n'ont pas réussi à se rendre jusqu'ici, les transports en commun étant paralysés dans une grande partie de la ville. Je vois ça venir. On va manger plus frette que d'habitude – ça, c'est SI on mange – et on puera davantage, aussi, étant donné que les bains et les change-

ments de couches se feront encore plus rares que d'ordinaire.

— Je veux pas être crasseuse à Nôwel, moi, se lamente madame Duquette, du fond de sa chambre. Heille, là, y a toujours ben un boutte à sentir le petit canard à patte cassée! Ça fait deux semaines que j'ai l'impression d'être en train de moisir.

— Bon ben coudonc. Vous serez propres aux Rois, lui rétorque l'auxiliaire, tout en moppant la flaque d'urine qui s'est répandue sur le plancher quand la bassine qu'elle tenait à la main s'est renversée.

Moi je le sais, qu'on ne sera pas swell pour Noël. Je gagerais un vingt là-dessus. Pis des vingt, j'en ai pas des tonnes. Comme d'habitude, on passera la matinée à téter nos paparmanes en macérant dans notre merde, les pieds dans nos pantoufles usées, et enveloppés de nos robes de chambre tachées. Pis dans la veillée, on mangera notre beigne à l'érable un peu chesse et recouvert de sucre en pourde, gracieuseté de la maison, avec en prime une bouteille de Pepto-Bismol, pis ce sera toute. Final bâton. Un autre Noël de scrapé. Un temps des fêtes pareil aux autres, finalement, que chacun passera posté devant sa fenêtre en lâchant deux ou trois vesses, à attendre la venue de visiteurs qui ne se pointent jamais ou qui se contentent de passer en coup de vent, laissant même marcher le moteur de leur char, histoire de

pouvoir repartir au PC. Des enfants, des petits-enfants et des arrière-petits-enfants qui se sacrent ben de pépère ou de mémère, et qui vont swinguer la bacaisse dans l'fond de la boîte à bois ailleurs qu'ici. Quelque part d'accueillant où ça ne sent pas la mort, la marde et la misère – bref, tous ces mots en M que personne n'ose prononcer –, mais plutôt là où ça fleure la dinde farcie, la tourtière, la tarte au sucre et les bougies à la cannelle.

Qui peut les blâmer?

— Ça veut dire quoi, papi, CHSLD Des Cerfs? que m'avait demandé la petite Fanny la dernière fois qu'elle est venue avec mon fils, il y a bien au moins trois ans de ça.

J'avais réfléchi un peu, pis pour faire le comique, j'avais répondu :

— Camp d'Humiliation pour Sans-le-sou Lar-gués et Déglingués.

Mon fils ne l'avait pas rie pantoute.

— Arrête donc de te plaindre, qu'il s'était contenté de dire en soupirant d'exaspération.

— Pis le *Des Cerfs?* avait ajouté la petite.

— Ah, ça!?! que j'avais dit, un peu pris de court. C'est parce que, tu vois, Fanny, ici y a que des cerfs plus à rien, comme dans la pub.

* * *

Tout le monde court après sa queue. Il y a péril en la demeure, comme on dit, puisque monsieur

Sabourin aurait la C-difficile. En gros, on risque un déluge de schnoutte avant longtemps.

Je profite de tout ce brouhaha pour me faufiler, ni vu ni connu. Comme j'ai mis la main sur le code secret de l'ascenseur, je peux le prendre à ma guise jusqu'au rez-de-chaussée, histoire de changer d'air. Le rez-de-chaussée, c'est l'étage de l'administration. On entend des voix et des rires fuser de-ci de-là, et de la musique, aussi. Bruno Pelletier qui chante *Miserere*. Ayoye donc. Des frissons, en veux-tu, en v'là. Ils me passent sur le dos comme une armée de chenilles à poil. Je pense à ma Thérèse, morte il y a cinq ans. Un rhume qui a viré en grippe, qui a tourné en bronchite puis ensuite en pneumonie. Paf. Tous les organes ont lâché d'un coup, comme un vieux bazou qui rend l'âme au beau milieu de l'autoroute. Un jour elle cuisinait un pain de viande de sœur Angèle, puis deux semaines après elle était partie. C'est là qu'ils ont décidé de me shipper ici, mon fils, sa femme et la travailleuse sociale. Pour mon bien, qu'ils disaient. Tout ça pour un pauvre rond de poêle oublié.

Il répétait quoi, mon père, hein ? « Quand tu veux tuer ton chien, tu dis qu'il a la rage. » Ben c'est ça. Ça résume assez bien, je trouve. Rien à rajouter.

Bon. V'là que j'ai encore une boule dans la gorge et une soudaine envie de brailler. On dirait que la vie ne me dit plus rien, tout d'un coup, comme si ça ne m'avait pas fait, de switcher d'étage.

Je pousse mon déambulateur qui glisse sur le linoléum avec un petit bruit de skis sur la neige. Shhhh, shhhh, shhhh. Ma vie me pèse tant que j'en courbe le dos. Non mais qu'est-ce que je donnerais pour pouvoir sacrer mon camp! Aussi bien reprendre l'ascenseur jusqu'au troisième, que je me dis. Parce que si je me fais pincer au premier, je ne suis pas mieux que mort. Ils vont m'attacher aux barres latérales du lit, comme d'habitude, en m'expliquant qu'ils ont bien d'autres choses à faire que de checker un petit vieux qui passe son temps à chercher à se pousser.

— Pour aller où, hein, monsieur Dubois? Pour aller où, voulez-vous bien me dire? Vous le savez, que vous êtes pogné ici avec nous autres. Faque faites-vous donc à l'idée. Eh! que vous êtes dur de compreneure! Donnez-nous un break, pour l'amour du ciel!

J'appuie sur le bouton, mais au moment où les portes s'ouvrent, des ambulanciers débarquent en toute hâte par l'entrée principale avec leur civière et leurs bonbonnes d'oxygène, puis ils s'engouffrent dans l'ascenseur réservé aux urgences. La neige s'introduit par rafales et forme des dunes entre les deux portes automatiques qui ne peuvent se refermer qu'à moitié. Dehors, on ne voit plus ni ciel ni terre. Je pense aux cardinaux, aux sitelles, aux corneilles et aux goélands argentés qui doivent maudiquement regretter de ne pas avoir flyé avec les bernaches, vers

des cieux plus cléments tandis qu'il en était encore temps. Et mon cœur se serre pour les étourneaux, les merles et les mésanges qui, pour ne pas mourir de froid, ont dû aller s'entasser à contrecœur dans la cavité d'une souche encore tiède des caresses du soleil d'hier. Sale temps pour les volatiles. Cette seule vie divine à se faire entendre autour de ce satané CHSLD et à venir sans crainte picorer au creux de ma main les graines que je tends chaque jour au cours de mes promenades, muni de mes lunettes d'approche et de mon guide d'ornithologie.

Mais aujourd'hui, aucun oiseau en vue. Pas même un sizerin blanchâtre, pourtant réputé pour avoir la couenne dure en hiver. Du genre qui vaque à ses petites affaires en sillonnant le ciel au grand vent, comme si de rien n'était, pas de gants, pas de tuque, avec sur son front sa tache rubis bien visible comme un trou de balle. Mister intrépide, quoi. Le Tom Cruise des fringillidés. Quant à moi, je reste là, debout, à jongler dans la craque de porte, ma couche coincée dans celle de mes fesses et la face giflée par le blizzard, avec ma liberté enfin à ma portée. J'y vas-tu, j'y vas-tu pas, que je me demande en claquant des dents.

Finalement je remonte mon col pis je fonce. Il ne sera pas dit que Georges Dubois est barré à quarante même s'il chie dans ses culottes. Non monsieur. Même si ça signifie peut-être qu'ils ne me retrouveront rien qu'au printemps, ben, ben mort,

gelé comme une barre, les yeux mangés par les corbeaux.

Dehors, tout seul comme un codinde, je sors mon cellulaire de ma poche et j'appelle mon fils pour qu'il vienne me chercher. Torvisse. « Il n'y a plus de service au numéro que vous avez composé. »

Je le sais bien que j'aurais juste à m'allonger dans la neige pour en finir avec toute. Ça doit pas être si pire, après tout ; certains disent que crever gelé, c'est comme s'endormir en paix. Mais nenon. Au lieu de ça, je me donne du courage en fredonnant, comme si j'étais juste parti pour une petite marche de santé, quoi. Je chantonne une vieille chanson qui me revient tout le temps, allez savoir pourquoi. *Mais au bout du compte, on se rend compte qu'on est toujours tout seul au monde...*

C'est qui, donc, qui chantait ça, en 1980 ? que je me demande en avançant à grand-peine vers le boulevard des Perce-Neige où, de loin, on peut apercevoir les lumières du Walmart qui éclairent la nuit tombée. Voyons, bout de ciarge ! C'était-tu Nicole Martin, coudonc, ou ben donc Claude Valade ?

Je manque de tomber mais je me raccroche in extremis à mon déambulateur. Eh ! que ça a passé proche ! Dans ma poitrine, je sens mon cœur jouer les fins finauds en perdant le beat. La crise cardiaque me guette. Heureusement que j'avance avec le vent dans le dos, comme un voilier à la dérive, tout en

lançant mon rire de vieux fou dans l'air frette qui boucane aussitôt.

C'est Thérèse qui doit se faire du sang de punaise à me regarder aller d'en haut. Je l'entends d'ici : « Non mais as-tu vu dans quel pétrin tu te mets, grand gnochon ? »

COLETTE

Après le spectacle de Noël, les profs renvoient les élèves à la maison pour les vacances. C'est l'allégresse partout dans les corridors. Mais moi je dois rester et attendre que mon père sorte de ma classe, puisque le grand dadais de directeur l'y a convoqué pour lui annoncer en personne une mauvaise nouvelle. Je tends l'oreille et je saisis tout ce qui se dit. Voilà : l'école ne me reprendra pas en janvier. Les enseignants prétendent qu'ils ont tout donné. La psy aussi. Il paraît même que « mon cas » l'a tellement épuisée, celle-là, qu'elle songe maintenant à prendre une retraite anticipée. Il lui suffit d'entendre mon nom pour trembler comme une feuille. Je l'aurais rendue folle. Laissez-moi rire !

Le directeur dit que malgré la bonne volonté de chacun et les efforts surhumains qui ont été déployés, non seulement j'ai fait zéro progrès mais j'ai aussi continué de ralentir la classe. À cause de moi, tout le monde est en retard sur le programme.

Il faudra qu'ils mettent les bouchées doubles au retour des vacances.

— Les parents des autres élèves ont même signé une pétition pour que l'école se débarrasse de cette... de Colette, poursuit le directeur.

Il allait dire : cette dingue.

— Elle sème la terreur chez leurs enfants, mon cher ami. Imaginez-vous donc que certains d'entre eux n'osent même plus sortir à la récré par peur de ses attaques. Il nous a fallu changer de classe le petit Corriveau qui faisait sur lui – vous comprenez ce que j'entends par là – dès que votre fille s'en approchait. Ça vous donne une idée.

Je suppose que tout en parlant, le directeur se fait un plaisir de montrer à papa l'état de mon pupitre, que j'ai tout crevassé avec la pointe de mon compas. Il lui fait sans doute aussi voir mon cahier de dessins où je n'ai utilisé que du noir et du gris pour tracer des portraits de monstres ailés et des visages à langue de feu. *Comme enfant je suis cuite*. À un « e » près, c'est le titre d'un roman de Jean-François Beauchemin qu'on nous a fait lire cette année. Sauf que je suis Colette et pas Jérôme. Et que je suis timbrée alors que Jérôme, lui, non.

— Ça me chagrine beaucoup d'avoir à vous présenter ça comme ça, dit le directeur à papa sur un ton sans appel, mais nous, on n'en peut plus, de votre fille. Vous comprenez ? Je dirais même qu'on n'en VEUT plus. On est brûlés. On vous la redonne.

Débrouillez-vous avec elle. Voici ses affaires, y compris ses mitaines jaunes qu'on a retrouvées dans le bac des objets perdus. Les services sociaux et la DPJ ont déjà été avisés. Ils vont s'occuper de l'inscrire à l'école spécialisée Saint-Antoine et de régler toute la paperasse. Il est prévu qu'ils vous contacteront début janvier. De toute façon, pardonnez-moi si je vous offense, mais j'ai ouï-dire que la DPJ et vous, vous n'en étiez pas à vos premiers démêlés. Je me trompe? Non? Bon. C'est bien ce que je pensais. Alors en attendant que tout rentre dans l'ordre, on vous souhaite un joyeux Noël, mon cher monsieur, et surtout bon courage. Vous en aurez besoin. Je vous assure que pour rien au monde je ne voudrais être dans vos souliers.

Et vlan dans les flancs.

* * *

Papa ne dit presque rien de tout le chemin du retour. Il ne fait que brailler comme un veau. Ses larmes ruissellent sur ses joues et vont finir en fins glaçons entre les poils rugueux de sa barbe. Sitôt franchi le seuil de la maison, il raconte tout à Yvonne, sa pétasse, qui en entendant ça saute un câble pendant que mon père s'affale sur le fauteuil juste à côté du sapin de Noël, complètement hébété.

— Saint-Antoine, qu'il laisse tomber. Tu te rends compte? L'école des tarés. Qu'est-ce que les gens vont dire?

En hurlant, je fonce jusqu'à ma chambre, et avec mon feutre noir à encre indélébile de débile, je dessine sur le mur la tête de Medusa, toute coiffée de serpents, en ajoutant ici et là des dizaines de fuck you miniatures, presque illisibles. Et dans le coin à gauche, un gros YVONNE LA CONNE, tout en majuscules.

Papa et Yvonne arrivent au pas de course pour me lier les mains et me scotcher la bouche avec des mètres de tape, comme chaque fois que je perds les pédales. Puis ils m'attachent à ma chaise Ikea en attendant de se brancher à propos de ce qu'ils vont bien pouvoir faire de moi.

Décidément, on ne peut pas dire que ma journée d'anniversaire soit partie du bon pied. Dix ans aujourd'hui et me voilà encore une fois ligotée, étouffant presque sous le bâillon de ruban gommé que ces deux-là m'ont collé au visage. Je connais la routine. À l'heure du souper, on me gavera en vitesse de potage Campbell ou de tartines de beurre de pinottes, et la nuit venue, mon père m'attachera au lit après m'avoir emmenée aux toilettes. Rien de nouveau, quoi. À force, y a même plus lieu de s'énerver.

Vers dix-neuf heures, visite surprise. Ils entrent dans ma chambre et ils me donnent une part de gâteau des anges. Ils retirent le papier collant qui recouvre ma bouche, et ensuite ils délient mes mains derrière mon dos, le temps que je puisse

manger. Puis ils remettent aussitôt le tape et les liens en place. Bonne fête, Colette. Si seulement tu n'étais pas née.

Je pense à ma mère qui a levé le camp la veille de mes six ans, pendant que mon père était à Los Angeles, prétendument en voyage d'affaires. Elle a plié bagage en pleine nuit, soule morte. Au petit matin il ne restait plus rien d'elle dans la maison, excepté une flaque de vomi sur le tapis de l'entrée et une petite culotte La Vie en Rose perdue entre les draps, à côté d'une capote usagée.

Paraîtrait qu'elle est devenue danseuse sur la 402. Non, pas la petite culotte, voyons, ma mère. Quelque part entre Gatineau et Ottawa. Comment j'ai su? Un élève l'a écrit au Sharpie sur mon casier le mois dernier. Comment lui il l'a appris? Bonne question. C'est son père qui le lui aurait dit. Ça vaut ce que ça vaut. Va donc savoir si c'est vrai ou pas; une fois à poil et entortillées autour d'un poteau, toutes les belles femmes à grosses boules se ressemblent.

Je devine qu'ils ont encore une fois ajouté un calmant à mon potage. Si je dis ça, c'est que je me sens aussi molle qu'une guenille et que mes paupières sont lourdes comme du plomb. Je n'ai pas vraiment le choix de me tenir à carreau. Alors je me contente de regarder les flocons s'accumuler sur le rebord extérieur de ma fenêtre. Si j'étais libre, j'irais dehors, devant la maison, faire un bonhomme de

neige, comme les enfants des voisins que je peux voir en m'étirant le cou. Je lui mettrais une belle crotte de chien bien gelée à la place du nez, et une rangée de garnotte pour lui dessiner un sourire de dents pourries. Pas d'yeux? Ben non, c't'affaire! Pas d'yeux! Pour quoi faire? Le monde est si laid. Question de changer un peu du traditionnel chapeau et de la sempiternelle écharpe de laine, je lui planterais aussi un couteau de cuisine dans la tête et je lui passerais un nœud coulant autour du cou. Tiens, bonhomme! Tu as ce que tu mérites. Puis, à la hauteur du bas-ventre, je lui fixerais le gros dildo d'Yvonne la cochonne. Après je rentrerais boire un chocolat chaud et manger deux Whippet.

Si j'étais libre.

* * *

Derrière la porte, je les entends elle et mon père se chamailler.

— Non. Non, non, non, non, dit papa sur un ton qui n'entend pas à rire. Slack la poulie pis respire par le nez. Es-tu en train de devenir folle? C'est quand même pas sa faute, à cette enfant-là, si elle est née toute détraquée. Sa mère a bu comme une outre pendant toute sa grossesse. Penses-tu que je ne le sais pas qu'elle n'est pas du monde? Heille. J'ai des p'tites nouvelles pour toi, chère: s'il y en a un qui est au courant, c'est bien moi. Y a des jours où je la passerais par la fenêtre, si tu veux tout savoir.